

forte baisse de natalité, comme l'Allemagne (où les nombreux vieillards allemands sont pris en charge par des nombreuses jeunes aides-soignantes polonaises, ukrainiennes...)

°/ Assurer une mobilité sociale dans les deux sens, où chacun soit employé en fonction de ses aptitudes, de ses capacités sans tenir compte de ses origines sociales. Dans cette option, il faut autant d'enfants d'ingénieurs qui deviennent ouvriers que d'enfants d'ouvriers qui deviennent ingénieurs, et peut-être que le roulement sera important.

°/ Bloquer la mobilité sociale, chacun héritant de la place de ses parents. Je crains que la politique actuelle soit d'abord fondée sur cette troisième option, avec deux missions pour l'école :

- faire passer la pilule avec le discours idéologique sur la citoyenneté et l'égalité dignité.
- faire que la sélection ne se fasse plus sur les critères scolaires du savoir ou de l'intelligence, afin qu'une sélection sur des critères de classe (ou de race) puisse fonctionner en toute tranquillité.

Pour ces deux missions le recours incantatoire à la culture sera le moyen le plus efficace de masquer les pratiques discriminatoires de formation. D'un côté on se gargarisera de culture commune pour minimiser les différences, de l'autre on privilégiera les épreuves de «culture générale» pour sélectionner à l'entrée et à la sortie des formations supérieures.

De temps en temps il y aura une promotion extraordinaire ou une chute discrètement dissimulée, ou assumée avec courage («Le fils du Dr X, rendez-vous compte, jardinier municipal !! Quel courage son père !»), mais le piège sera statistiquement efficace.

Je voudrais qu'on ouvre les yeux, et qu'on ne se taise pas devant cette horreur.

M. B.



A l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme nous avons lu, réfléchi, écrit, dessiné...

Extrait de la revue «EURÊKA» (revue de sciences pour les jeunes), cette chronique de Jean-Marc LEVY-LEBLOND, physicien, membre du comité scientifique d'«Eurêka» :

La tête à la pâte

«L'enseignement scientifique en France est trop abstrait, trop mathématique, trop intellectuel...», «Il faut enseigner les sciences de façon plus concrète, plus empirique, plus expérimentale...» Rien de très moderne dans ces déplorations et propositions, même si elles sont périodiquement remises au goût du jour, souvent par de grands scientifiques qui, après une brillante carrière de chercheur, découvrent que la santé de l'entreprise scientifique dépend aussi de ses bases. Et de retrouver avec l'enthousiasme des nouveaux convertis de solides vérités professées depuis des décennies par tous ceux qui ont mené, au contact de la réalité scolaire, nombre de pratiques novatrices - ne citons ici que la figure de Célestin Freinet.

La banalité de tels propos ne les invalide pas, mais amène simplement à souligner que le problème est moins celui de savoir quoi faire que de pouvoir le faire. Entre les moyens accordés à petite échelle pour une prestigieuse expérimentation et la généralisation de ces méthodes à tout le système éducatif, le fossé reste entier.

Encore faudrait-il s'interroger sur le caractère quelque peu simplificateur de l'analyse. Que la pratique expérimentale ne soit pas assez développée dans l'enseignement ne devrait pas amener à développer une conception platement empirique de la découverte scientifique. La manipulation, l'observation, ne sont pas en elles-mêmes productrices de savoir si elles ne sont pas soumises à réflexion, intégrées dans une pensée : la théorie n'est pas seconde à l'expérience, mais conjuguée. Présenter la science comme un savoir-faire ne rend justice ni à son complexe développement historique, ni à sa riche dimension intellectuelle, mais risque de conforter sa néfaste tendance actuelle à se transformer en une technoscience purement opératoire. Et, d'un point de vue plus spécifiquement pédagogique, s'il est vrai que le contact direct avec la réalité naturelle est source pour les enfants de bien des émerveillements féconds, on ne saurait sans dommage négliger le véritable plaisir de penser qu'ils connaissent aussi bien, et qu'ils méritent de partager. Que l'on pense seulement à cet âge métaphysique, de 5 à 7 ans, où les enfants font l'apprentissage de l'infini, de la causalité, de la mort. Et l'on négligerait cette motivation essentielle au développement même de la science ?

Permettons, certes, à nos enfants de «mettre la main à la pâte». Mais la tête aussi.

(texte proposé par Annie Delarochelambert)